

Tous ceux qui ont vécu à Paris pendant les sombres années de l'occupation se souviennent peut-être de ces affichettes blanches, rédigées en allemand et en Français, et encadrées de noir que l'on vit apparaître dès l'été 1941, sur les murs du métro.

Elles annonçaient l'exécution de patriotes. La première portait les noms d'Honoré d'Estienne d'Orves, d'Yvan Doornick, de Maurice Barlier. Plus tard, il y eut celle qui portait les noms de Pitard, Nain, Rolnikas ; il y en eut d'autres.

Mais les exécutions devinrent si nombreuses que les affichettes disparurent. Au reste, loin d'inspirer la terreur par l'exemplarité du châtiment, elles ne faisaient que galvaniser les courages et répandre la soif de revanche. Désormais, on assassina sans plus placarder de procès-verbal.

Honoré d'Estienne d'Orves était passé clandestinement d'Angleterre en France pour organiser un réseau de résistance en zone occupée. Il avait débarqué sur la côte bretonne dès la fin de décembre 1940. Ce jour-là, son sort était décidé d'avance. L'unique passager qui accompagnait Estienne d'Orves, un nommé Marty, était en fait un agent secret à la solde de l'Allemagne.

Il laissa s'organiser le réseau, se chargeant du soin de l'émetteur clandestin. A ce titre, il eut en main les codes. Lorsque tout fut au point, le réseau prêt à fonctionner, Marty déclencha l'opération. Toutes les mailles du réseau tombèrent aux mains de la police allemande tandis que Marty, mettant à profit sa connaissance du code, envoyait des messages faux qui lui livraient de nouvelles victimes.

Les résistants arrêtés furent déférés à un tribunal allemand devant lequel ils furent assistés par des avocats allemands. Le 25 mai, après douze jours de procès, furent prononcées sept condamnations à mort, dont trois devaient être maintenus malgré les interventions des avocats allemand auprès d'Hitler.

Le tribunal pourtant avait tenu à reconnaître, dans un préambule, le courage et la force de caractère des accusés, affirmant que le seul mobile avait été le patriotisme.

Trois mois les condamnés attendirent à Fresnes leur exécution, en bute à mille et une brimades, complètement isolés. Lorsque les avocats allemands eurent, en toute honnêtetés, usé de tous les moyens possibles, mais en vain, les trois condamnés à mort furent avisés que la sentence serait exécutés le lendemain.

C'était le 28 août au soir. Ils demandèrent à passer la nuit ensemble et cette prière fut tout de même exaucée. Au petit matin l'aumônier, Allemand lui aussi, et qui avait été pour eux un véritable ami dans ces jours d'attente angoissée, vint dire la messe dans leur cellule, il leur donna les derniers sacrements et monta avec eux dans le fourgon qui les conduisit au Mont-Valérien.

Ils firent le voyage, assis sur les cercueils qu'on leur avait préparés, récitant avec le prêtre les prières des agonisants. Puis ils chantèrent la *Marseillaise*.

Arrivés au poteau, tous trois refusèrent le bandeau et réclamèrent qu'on leur laissât les mains libres. La première salve abattit d'Estienne d'Orves, la seconde Barlier, Doornick tomba le dernier.

Ces trois noms, tous des patriotes s'en souviendront pour les avoir lus, un matin d'août, sur les murs du métro ou dans la presse dévouée à l'occupant : ils restent le symbole de tous les héros obscurs qui, en toute connaissance de cause, avaient accepté la mort et fait le sacrifice de leur vie pour que vivent leur patrie et la liberté.